

**BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE
SESSION 2013**

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

TOUTES SÉRIES

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

SUJET

Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 7 pages, numérotées de 1/7 à 7/7.

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Objet d'étude : La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation du XVI^e siècle à nos jours

Le sujet comprend :

Texte A : Jean de La Fontaine, *Fables*, livre V, 9 « Le Laboureur et ses enfants », 1668

Texte B : André Breton, *Nadja*, 1928

Texte C : Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

Texte D : Yannick Haenel, *Cercle*, chapitre 1, 2007

Le Laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds¹ qui manque le moins.
Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
5 Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage²
Que nous ont laissé nos parents.
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
10 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août³.
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le Père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
15 Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le Père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

¹ le fonds : les ressources, le capital.

² l'héritage : la propriété.

³ août : moisson du mois d'août.

Texte B : André Breton, *Nadja*, 1928

Nadja est un récit poétique et autobiographique. Lors de ses déambulations dans Paris, André Breton rencontre par hasard une jeune femme, Nadja qui, le soir, emprunte le métro.

Ce que Nadja fait à Paris, mais elle se le demande. Oui, le soir, vers sept heures, elle aime à se trouver dans un compartiment de seconde du métro. La plupart des voyageurs sont des gens qui ont fini leur travail. Elle s'assied parmi eux, elle cherche à surprendre sur leurs visages ce qui peut bien faire l'objet de leur préoccupation. Ils pensent
5 forcément à ce qu'ils viennent de laisser jusqu'à demain, seulement jusqu'à demain, et aussi à ce qui les attend ce soir, qui les déride ou les rend encore plus soucieux. Nadja fixe quelque chose en l'air : « Il y a de braves gens. » Plus ému que je ne veux le paraître, cette fois je me fâche : « Mais non. Il ne s'agit d'ailleurs pas de cela. Ces gens ne sauraient être intéressants dans la mesure où ils supportent le travail, avec ou non
10 toutes les autres misères. Comment cela les élèverait-il si la révolte n'est pas en eux la plus forte ? À cet instant, vous les voyez, du reste, ils ne vous voient pas. Je hais, moi, de toutes mes forces, cet asservissement qu'on veut me faire valoir. Je plains l'homme d'y être condamné, de ne pouvoir en général s'y soustraire, mais ce n'est pas la dureté de sa peine qui me dispose en sa faveur, c'est et ce ne saurait être que la vigueur de sa protestation. Je sais qu'à un four d'usine, ou devant une de ces machines inexorables¹
15 qui imposent tout le jour, à quelques secondes d'intervalle, la répétition du même geste, ou partout ailleurs sous les ordres les moins acceptables, ou en cellule, ou devant un peloton d'exécution, on peut encore se sentir libre mais ce n'est pas le martyre qu'on subit qui crée cette liberté. Elle est, je le veux bien, un désenchaînement perpétuel :
20 encore pour que ce désenchaînement soit possible, constamment possible, faut-il que les chaînes ne nous écrasent pas, comme elles font de beaucoup de ceux dont vous parlez. Mais elle est aussi, et peut-être davantage, la plus ou moins longue mais la merveilleuse suite de pas qu'il est permis à l'homme de faire désenchaîné. Ces pas, les supposez-vous capables de les faire ? En ont-ils le temps, seulement ? En ont-ils le
25 cœur ? De braves gens, disiez-vous, oui braves comme ceux qui se sont fait tuer à la guerre, n'est-ce pas ? Tranchons-en, des héros : beaucoup de malheureux et quelques pauvres imbéciles. Pour moi, je l'avoue, ces pas sont tout. Où vont-ils, voilà la véritable question. Ils finiront bien par dessiner une route et sur cette route, qui sait si n'apparaîtra pas le moyen de désenchaîner ou d'aider à se désenchaîner ceux qui n'ont pu suivre ?
30 C'est seulement alors qu'il conviendra de s'attarder un peu, sans toutefois revenir en arrière. »

¹ inexorables : qu'on ne peut fléchir, implacables.

Texte C : Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, 1932

Bardamu, le narrateur-personnage du roman, se fait embaucher dans l'usine Ford de Détroit aux Etats-Unis. Il y découvre le travail à la chaîne.

5 Tout tremblait dans l'immense édifice et soi-même des pieds aux oreilles possédé par le tremblement, il en venait des vitres et du plancher et de la ferraille, des secousses, vibré de haut en bas. On en devenait machine aussi soi-même à force et de toute sa viande encore tremblotante dans ce bruit de rage énorme qui vous prenait le dedans et le tour de la tête et plus bas vous agitant les tripes et remontait aux yeux par petits coups précipités, infinis, inlassables. À mesure qu'on avançait on les perdait les compagnons. On leur faisait un petit sourire à ceux-là en les quittant comme si tout ce qui se passait était bien gentil. On ne pouvait plus ni se parler ni s'entendre. Il en restait à chaque fois trois ou quatre autour d'une machine.

10 On résiste tout de même, on a du mal à se dégoûter de sa substance, on voudrait bien arrêter tout ça pour qu'on y réfléchisse, et entendre en soi son cœur battre facilement, mais ça ne se peut plus. Ça ne peut plus finir. Elle est en catastrophe cette infinie boîte aux aciers et nous on tourne dedans et avec les machines et avec la terre. Tous ensemble ! Et les mille roulettes et les pilons qui ne tombent jamais en même temps avec des bruits qui s'écrasent les uns contre les autres et certains si violents qu'ils déclenchent autour d'eux comme des espèces de silences qui vous font un peu de bien.

15 Le petit wagon tortillard garni de quincaillerie¹ se tracasse pour passer entre les outils. Qu'on se range ! Qu'on bondisse pour qu'il puisse démarrer encore un coup le petit hystérique. Et hop ! il va frétiller plus loin ce fou clinquant parmi les courroies et volants, porter aux hommes leurs rations de contraintes.

20 Les ouvriers penchés soucieux de faire tout le plaisir possible aux machines vous écoœurent, à leur passer les boulons au calibre et des boulons encore, au lieu d'en finir une fois pour toutes, avec cette odeur d'huile, cette buée qui brûle les tympans et le dedans des oreilles par la gorge. C'est pas la honte qui leur fait baisser la tête. On cède au bruit comme on cède à la guerre. On se laisse aller aux machines avec les trois idées qui restent à vaciller tout en haut derrière le front de la tête. C'est fini. Partout ce qu'on regarde, tout ce que la main touche, c'est dur à présent. Et tout ce dont on arrive à se souvenir encore un peu est raidi comme du fer et n'a plus de goût dans la pensée.

On est devenu salement vieux d'un seul coup.

¹ quincaillerie : petites pièces métalliques.

Texte D : Yannick Haenel, *Cercle*, chapitre 1, 2007

Le personnage principal du roman, Jean Deichel, décide un lundi matin, sur le quai du RER de « reprendre vie » et de ne pas se rendre à son travail. A Paris, sur le pont Bir-Hakeim, il jette le contenu de sa sacoche dans la Seine...

J'ai ouvert ma sacoche, et par-dessus la rambarde, très haut, là-bas, vers les tours de Notre-Dame, vers la pointe de la Sainte-Chapelle, vers les îles de Paris, sous le regard goguenard de la Tour Eiffel, j'ai commencé à lancer ma paperasse. Par petites liasses, les documents, un à un, je les ai envoyés tourner dans l'air. À chaque liasse de papiers, le geste mûrissait. Délié vers le ciel, l'avant-bras replié d'abord vers ma poitrine, puis la détente brusque et la main qui lâche sa flèche : une liasse, puis une autre, dispersées en éventail au-dessus du fleuve, c'était très beau. Car avec le vent léger qui rôde aux alentours du pont, les feuilles se sont mises à planer très doucement. Un groupe de touristes chinois, avec le tee-shirt des jeux Olympiques de Pékin, a applaudi ; il y en avait même un qui filmait. Une feuille est restée suspendue dans les airs, presque immobile, et j'ai souri en pensant à Joséphine¹ qui employait souvent les mots *feuille volante* : « C'est à remplir sur feuille volante », disait-elle, ou bien : « Il faudrait envoyer une réponse sur feuille volante. » Les feuilles volantes, j'aurais bien aimé que Joséphine les voie planer au-dessus de l'eau. Tandis que je vidais le contenu de ma sacoche, et que les feuilles, par liasses, tourbillonnaient lentement dans les airs, je revoyais les jolies taches de rousseur de Joséphine, cet archipel couleur biscuit qui lui couvrait les épaules, et qui apparaissait à ses joues lorsqu'il y avait du soleil. À chaque liasse disparaissait un embarras. À chaque liasse jetée au vent, je me disais : ce sont les rendez-vous qui s'envolent. Une autre liasse : les horaires qui s'éparpillent. À un moment, les liasses, portées par la brise, ont voltigé très haut ; j'ai levé brusquement les yeux et avec le soleil qui lançait des reflets blancs vers les grandes baies vitrées des tours sur le front de Seine, j'ai eu un éblouissement. Le lilas enveloppait ma gorge, trois secondes de fièvre, la tête qui tourne et brusquement j'ai tout vu en clarières : un univers de rosée, avec des feuillages qui me bruissaient² les jambes, puis le changement des saisons dans mes bras, une humidité de mousse entre les doigts, et mon corps tout entier lanciné³ en style d'ombre et de lumière. Un arbre ! Oui, nous ferons des merveilles, rien qu'avec nos mains. Donnez-moi de l'encre et du papier. Donnez-moi les après-midi, les matins, les soirs. Un point vide se formera, une silhouette, le cheminement de l'eau. Je ne serai plus un homme, ni une femme, mais l'un et l'autre éclaboussés dans un sang nouveau irrigué de sève : feuillage, écorce, bourgeon, fleur, éternellement penché vers la Seine, et buvant les couleurs du brouillard, étreignant chaque vague dans un grondement silencieux de caresses. Au diable la vie bien remplie des hommes, me disais-je. Au diable leurs emplois du temps, leurs manigances, leurs agglutinations sourcilleuses, leurs trafics d'ambitions, leurs sympathies visqueuses, au diable la respectabilité, le confortable enfoncement dans la soumission rentable, la vie des bavardages d'esclaves, le ronron durci de l'habitude, le boucan des opinions bouchées, le manège des calculs et des jalousies, les réprobations sous-entendues, la surveillance infantile du ragot, l'ennui croûteux des « activités » et des « divertissements », les étouffements satisfaits dans la chiourme⁴ des horaires.

¹ Joséphine : une collègue de travail.

² bruissaient : du verbe bruiser, faire entendre un murmure confus.

³ lanciné : tourmenté.

⁴ chiourme : ici, le carcan qui renvoie à des horaires contraignants.

QUESTIONS

Après avoir lu attentivement les textes du corpus, vous répondrez aux questions suivantes de façon organisée et synthétique. (6 points)

1. Quelle vision du travail ces quatre textes proposent-ils ? (3 points)
2. En comparant les quatre textes dites lequel vous paraît le plus convaincant. (3 points)

TRAVAUX D'ECRITURE

Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants : (14 points)

Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte de Yannick Haenel (texte D) en vous appuyant sur le parcours de lecture suivant :

- Comment, dans le texte, se manifeste la rupture avec le monde étouffant du travail ?
- Comment s'exprime le sentiment de liberté et de renouveau dans cet extrait ?

Dissertation

Comment, selon vous, les écrivains nous aident-ils à réfléchir à notre vie en société ?

Vous développerez votre argumentation en prenant appui sur les textes du corpus, sur ceux que vous avez étudiés en classe et sur vos lectures personnelles.

Invention

Rédigez un récit en prose à visée argumentative situé de nos jours et cherchant à convaincre le lecteur que «le travail est un trésor», comme l'écrit La Fontaine.